

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.00 Six mois. 26.00 Un an. 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 15 fr. La France et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTIONS: Annonces: la ligne. 20 c. Réclames: 30 c. Faits divers: 50 c. On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARÉ, Libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAYAT, LATITTE et Cie, 8, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

ROUBAIX 17 OCTOBRE 1875.

Les deux scrutins.

Dans quelques jours la session parlementaire va s'ouvrir de nouveau, et pour la dernière fois cette assemblée siégera à Versailles. Au terme de sa carrière, il lui est réservé de voter la loi dont peut dépendre l'avenir du pays.

Ce n'est pas à cette Assemblée qu'il faudrait demander de trancher cette grave question de la représentation nationale, de l'examiner dans son principe, dans ses développements, dans son application permanente; elle ne discutera qu'une réglementation du suffrage universel, et ne pourra s'occuper que de la forme sans toucher au fond.

Evidemment, le choix entre le scrutin de liste ou le scrutin d'arrondissement est la seule tâche réservée à l'Assemblée nationale actuelle, et il nous est impossible de prévoir après quelles secousses, après quelles révolutions il sera donné un jour à une Assemblée française, reconstruite, la France moderne avec ses nobles traditions, de décider si la représentation nationale doit avoir pour base le nombre ou les intérêts.

Mais nous n'en sommes pas là: nous sommes dans une époque de transition, c'est à dire d'expédients, et c'est un expédient que nos députés vont être prochainement appelés à adopter. Les polémiques soutenues depuis de longs mois par les journaux montrent que dans le domaine du relatif, cette question a une importance réelle.

Nous pourrions, laissant de côté tous les arguments pour et contre, nous élancer d'un coup par delà les discussions qui doivent se produire à la tribune et dans la presse, demander tout d'abord ceci: que les élections aient lieu avec le scrutin de liste ou le scrutin d'arrondissement, est-ce que le parti radical n'est pas assuré d'obtenir la majorité? S'il est certain pour le plus grand nombre que, quel que soit le mode de suffrage, le résultat sera à peu près le même, faut-il discuter; et ceux qui condamnent le suffrage universel dans son application actuelle comme n'étant pas l'expression réelle de la pensée du pays, doivent-ils prendre part à des débats stériles, n'est-il pas plus digne pour eux de s'abstenir et de protester au nom du droit et de la justice?

A notre avis, cette politique d'abstention ne manquerait pas de dignité, et elle trouverait un certain nombre d'adhérents; mais elle ne nous paraît pas devoir être recommandée; et nous croyons que tout bon citoyen ne peut aujourd'hui se désintéresser des affaires du pays. Il ne faut pas combattre pour le bien idéal; il faut combattre pour le bien relatif. C'est le cas ou jamais d'appliquer le dicton: Fais ce que dois, advienne que pourra.

Résolvant donc les questions de principes qui sont provoquées par l'existence de la pratique du suffrage universel, nous pourrions nous prononcer contre le scrutin de liste. Nous aurons maintes fois l'occasion de revenir sur ce sujet; mais nous pouvons établir aujourd'hui les prémices des discussions ultérieures. Nous préfé-

rons le scrutin uninominal: 1° parce qu'il est combattu par les révolutionnaires; 2° parce qu'il rompt le faisceau des forces révolutionnaires; 3° parce qu'il est plus moral que le scrutin de liste.

Nous ne dirons aujourd'hui que quelques mots pour appuyer ces trois raisons. Et tout d'abord on ne refusera jamais à un parti le droit de se défendre de ce que ses adversaires trouvent bon pour eux. Les révolutionnaires nous ont donné assez d'exemples de leur savoir-faire, de leurs violences, de leurs manœuvres pour que nous nous tenions en défiance d'un procédé qu'ils patronnent. Cela vous convient, leur dirons-nous; donc cela doit nous nuire. A priori nous devons trouver mauvais ce que vous jugez bon.

En second lieu, il est indispensable de jeter le désordre parmi les forces de la révolution; le scrutin de liste crée nécessairement l'unité du parti républicain: nulle part deux listes opposées ne circuleront toutes deux sous le couvert radical. Toutes les compétitions auront disparu grâce au travail préparatoire des comités. Point d'hésitation, point de doute possible pour les électeurs; la question sera nettement posée, il faudra voter pour ou contre la Révolution. Le scrutin d'arrondissement sépare en deux, quatre, huit, dix tronçons les forces révolutionnaires. Ce sont des colonnes qui marchent isolément, qui peuvent être séparément battues par des adversaires résolus, tandis qu'avec le scrutin de liste la masse électorale radicale combat contre des adversaires isolés les uns des autres.

Enfin, le scrutin uninominal se recommande par sa moralité. L'électeur connaît le candidat; plus de ces promiscuités peu honorables qui réuniraient sur une même liste les pires des révolutionnaires, les amis des commandants, et des hommes faibles; conservateurs dévoyés, entraînés par la peur à se placer dans les rangs de leurs ennemis naturels. Là, dans l'arrondissement, l'électeur ne peut plus être trompé; il connaît les titres des deux concurrents qui s'offrent à ses suffrages; il n'a plus à sanctionner des marchés conclus par des compromis. Chaque candidat arborera son vrai drapeau, et les électeurs, s'il font un mauvais choix, ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes.

Nous ne faisons qu'esquisser les raisons générales qui militent en faveur du scrutin uninominal; nous aurons à y revenir par le détail lors des discussions parlementaires. Nous avons voulu aujourd'hui seulement spécifier une réserve sur la question primordiale de la représentation du pays et indiquer que, entre les deux scrutins, le choix n'est pas douteux pour les conservateurs.

ALEXANDRE WATTEAU.

J.-B. Carpeaux

Après une trop longue agonie, le sculpteur Carpeaux vient de mourir. Il était jeune encore; à peine avait-il atteint l'âge de quarante-huit ans. Cette fin prématurée éveille plus vivement encore la sympathie et les regrets. Le talent de l'artiste suffisait à les rendre légitimes.

Carpeaux avait acquis dans le public une notoriété particulière, et sa mort est un événement dans l'histoire de notre art contemporain. Il y tiendra une place bien en vue. Soyons aussi impartiaux que la postérité, et ne disputons pas à ce cercueil si tôt ouvert les éloges qu'on réclamera pour lui et auxquels il a droit.

Carpeaux naquit à Valenciennes en 1827. Il ne démentit pas son origine. Malgré une finesse toute florentine dans certaines parties de son talent, malgré une admiration première et très-affichée pour Michel-Ange, c'était bien un Flamand que l'auteur de l'Ugolino. Mais un Flamand du seizième siècle, d'Anvers, non de Bruges, et que Rubens eût applaudi plus volontiers que Van Eyck. Il avait le culte de la chair frémissante et vivante, de la joie et du rire. Les tristes pensées, la méditation convenaient mal à son tempérament fougueux, il renonça de bonne heure à s'en préoccuper. Le drame de la tour de Pise ne fut pour lui peut-être que l'occasion de se débarrasser de réminiscences qui obsédaient son imagination; elles barraient le passage à sa nature vraie; il les rassembla dans une composition qui suffisait à les combiner toutes, et n'y revint plus. Il fit l'Ugolino à Rome; ce fut son dernier envoi de pensionnaire. Au jugement de quelques artistes, il est resté la meilleure de ses œuvres. Malgré le maniérisme qu'il affecte et un étalage de science anatomique plus prétentieux que raisonné et bien à sa place, on peut trouver, en effet, dans l'arrangement et l'exécution de ce groupe, un goût élevé et, malgré l'imitation de certains procédés des maîtres italiens, une personnalité suffisante. Toutefois, Carpeaux se montre là escorté de trop de souvenirs; si surprenant que soit un pastiche, fut-il même supérieur aux œuvres qu'il rappelle, il a un tort de naissance qu'on ne pardonne guère en art, où le premier métier d'un enfant est de ne pas ressembler à son père: il faut être indulgent cependant envers Carpeaux et son premier ouvrage.

Epris de la Renaissance italienne, il osa afficher cette préférence. Mais combien descendant comme lui du Monte Pinio pour continuer à Paris, sans trouble de conscience, ce média de copie que personne ne songe à lui reprocher, simplement parce qu'ils débrotent à Phidias ce que Carpeaux empruntait à Michel-Ange. Hélas! nous sommes trop vieux venus sur la terre et notre civilisation a trop de parrains; il faut, bon gré mal gré, que nous répétions la leçon du passé et que nous ayons nos dettes. Mais c'est déjà beaucoup que de faire honneur à ses modèles. Combien de talents prêts à donner des fruits que la prétention de l'originalité a tués dans leur fleur! En somme, si Carpeaux débutait s'attardait un instant à copier Michel-Ange, on conviendrait qu'il fit un calcul profitable; l'effort était grand, le succès le fut aussi; il attirait l'attention de l'administration, et, honneur plus difficile à obtenir alors qu'aujourd'hui, le groupe d'Ugolino fut placé dans le jardin des Tuileries, en face du Laocoon.

De plus grandes faveurs l'attendaient; l'engouement s'en était mêlé. La nature même de l'homme qui aurait pu lui nuire vint en aide à l'artiste; dans ce monde aimable, facile, de la cour de l'empereur, on savait gré aux gens de ne pas ressembler à tout le monde. Carpeaux, avec ses allures excentriques, aurait pu échouer ailleurs; il plut aux Tuileries

et à Compiègne. Il amusait. De plus, une protectrice, dont bien d'autres que Carpeaux ont pu garder le souvenir reconnaissant et qu'il serait malséant d'oublier, couvrait de sa bonté les infirmités de l'artiste aux règles des convenances sociales. On le traitait donc en haut lieu, non pas précisément en enfant mal élevé, mais souvent en enfant gâté.

Toutefois, bien lui en prit d'avoir un talent qui pouvait faire honneur au règne. L'empereur, malgré son indulgence naturelle, aurait pu se lasser de ce courtois aux allures par trop plébéiennes. — Il y aura un jour la légende de Carpeaux; ce n'est pas au lendemain des funérailles du pauvre artiste qu'on a le droit de s'amuser à en citer les traits.

Carpeaux excellait dans le buste, il lui donnait la vie; les yeux de ses modèles brillaient de cette étincelle dont il semble que la peinture seule puisse imiter l'éclat. Et puis ce fils d'un pauvre ouvrier avait le talent aristocratique, et, sous une enveloppe rude, — contraste bizarre auquel le hasard s'amuse quelquefois, — une finesse d'intuition qui sentait le gentilhomme d'art. Il savait faire onduler une belle tête sur des épaules royalement modelées par la nature et jeter avec naturel un flot de chevelure sur le velours ou l'hermine d'un portrait de grand apparat.

Le beau buste de Mme la princesse Mathilde fit bientôt de Carpeaux le sculpteur ordinaire de la famille impériale. La statue en pied du jeune prince, accompagné du célèbre chien Néro, consacré aux yeux du public ce titre que l'artiste ne portait pas, mais dont il remplissait l'office. Qu'est devenue aujourd'hui cette œuvre charmante, non pas plus fragile que le bonheur de celui qui l'avait commandée? Pauvres artistes de France, qui croyaient travailler pour l'histoire, et que guettait dans l'ombre le pétrole du progrès social. Parmi les bustes qui échappèrent peut-être aux conspirations haineuses de l'avenir, on peut espérer du moins que celui du peintre Gérôme trouvera une place de faveur. Nul ne donnera un spécimen plus juste de la manière de Carpeaux. C'est l'instantanéité d'une esquisse surprenant en deux corps d'habiller le moment fugitif d'une expression heureuse, sans que le travail ni l'étude puissent anéantir après cette rare bonne fortune du premier jet. Houdon et Galfieri avaient ramené le sculpteur des rives de l'Arno sur les bords de la Seine. Il y avait loin des tendances hésitantes de l'Ugolino et du Jeune Pêcheur aux hardiesses de main et de parti-pris qui se révèlent dans les œuvres que nous venons de citer.

On a beaucoup reproché à l'auteur du groupe de l'Opéra son dédain des convenances; ce fut comme une surprise du public lorsque les fameux bacchantes apparurent sur leur piédestal, prêtresses par trop sincères d'un temple qui ne peut pas cependant prétendre à être celui de la Pudeur. C'était manquer de mémoire ou d'attention. Avant que Carpeaux s'enfermât dans son échafaudage du boulevard, il était déjà monté sur le toit du pavillon de Flore, et là il avait sculpté le portrait de l'aimable déesse, au-dessous du génie de la France éclairant le monde de ses lamères: le génie de la France disparaît un peu, il faut bien l'avouer, devant le toit immense qui lui sert de fond, mais la reine des fleurs étale en pleine lumière ses robustes charmes. Ce n'est pas précisément

une vierge pudique; elle pourrait entrer sans les faire rougir de leur nudité dans la sarabande des nymphes dansantes de l'Opéra. Cependant, lorsque Carpeaux découvrit ce groupe devenu fameux, on l'accueillit avec un cri d'étonnement, mêlé d'admiration chez les uns et d'indignation chez les autres. Tant de bruit fut une bonne fortune pour l'artiste. Le talent était incontestable. On attaqua les tendances de l'œuvre. Mais le sculpteur y entendait-il malice lorsqu'il modela ses héroïnes chorégraphiques? On peut croire que non.

Son esquisse ayant passé devant la commission chargée de les approuver ou de les corriger, il semble, en bonne justice, que celle-ci devait partager avec l'artiste la responsabilité du scandale, puisqu'elle n'avait pas su le prévenir. Ou bien des observations ayant été présentées à l'artiste, Carpeaux passa-t-il outre, et, une fois renfermé dans son atelier, lâcha-t-il la bride à ses fantaisies charnelles, sûr d'avance du profit qu'il tirerait de sa désobéissance? Quoi qu'il en soit, l'administration ne réclama pas. Puis arriva cette histoire qui amusa tant le public, de l'encre lancée pendant la nuit sur les charmes de ces grâces peu décentes. Quelle main fit le crime? Naturellement on accusa les cléricaux; ceux-ci répondirent, non sans faire rire la foule, que Carpeaux lui-même avait fourni la bouteille, et malheureusement cela ne parut pas trop invraisemblable; il est certain que l'artiste eut le tort de laisser vendre des photographies consacrant ce petit événement, et chacun d'en conclure qu'il en était à tout le moins bien aise. Avec un peu d'acide, l'encre disparut; mais l'effet resta. Il avait été question de cacher l'œuvre provocatrice dans le foyer de la danse. Là, elle n'eût choqué personne. Mais les «cléricaux» avaient pris la défense de la morale publique, et Carpeaux pouvait dormir en paix, et il était bien sûr qu'on n'oserait pas les écouter. Peut-être, après tout, l'œuvre avait-elle été menée jusqu'au bout d'une main inconsciente. Michel-Ange en avait fait bien d'autres; une indécence à côté d'un autel est moins pardonnable qu'une nudité sur la façade d'un théâtre.

Bien servi par un talent qui défait ses adversaires, soutenu par la foule, toujours reconnaissant envers ceux qui l'amusent, Carpeaux passa bientôt au premier rang de ses émules. A Paris, on va vite en tout. Les amis de Carpeaux, et il en eut, se laissèrent aller à toutes les audaces. Le talent, c'était trop peu; on prononça le mot de génie, et aujourd'hui c'est le plus banal éloge qu'on puisse déposer sur sa tombe. L'avenir est plus difficile à contenter; comme il voit les gens de plus loin, il a le coup d'œil plus juste. On peut craindre, sans trop de prudence, qu'il se contente de classer Carpeaux parmi les hommes d'une habileté supérieure; il faut plus pour mériter de lui ce suprême couronnement du génie. A côté du groupe de l'Opéra, en lui accordant, même moralité à part, toutes les qualités d'art, on peut placer, à Paris, deux œuvres, produits vraiment supérieurs de deux hommes et de deux époques assurément bien dissemblables: l'une est la fontaine de Grenelle, l'autre est le groupe de la Guerre sur l'arc de triomphe de l'Etoile.

Carpeaux peut accepter avec quelque reconnaissance de marcher aux côtés de Bouchardon et de Rude, et, parmi les plus enthousiastes panégyristes du pau-

vre mort, nul n'essaierait avec succès de placer les deux morceaux admirables que nous venons de citer au-dessous du groupe de la Danse. Qui donc aujourd'hui dirait, sans manquer de critique et de mesure, que Bouchardon et Rude furent deux hommes de génie. Artistes, soyez plus clairvoyants; le public fait toujours payer cher les banderoles et les trompettes du triomphe; la modestie n'est pas une vertu sans calcul. Carpeaux ne s'en aperçut jamais; il eut peut-être gagné ses détracteurs s'il avait pu faire taire ses amis.

La dernière œuvre importante de Carpeaux fut le groupe des cinq parties du monde, qui couronne la jolie fontaine de l'allée de l'Observatoire. Lorsque cet ouvrage fut exposé en plâtre, il ne rencontra pas le succès passé. On en critiqua la maigreur, les formes conventionnelles; à travers les jambes de ces longues créatures, un peu trop de la même famille, et qui semblent venir de chaque coin du monde pour mieux prouver l'unité de l'espèce humaine, par ses sections infinies de ce globe astronomique, le regard passait sans rencontrer nulle part un plan solide où se reposer. On plaignait le sculpteur, qu'on savait déjà malade, et on se hâta de parler d'un autre. Le victorieux d'hier eût pu mesurer, avant de mourir, la légèreté d'humeur de ce public dont il avait été un instant le favori et comparer la valeur de ces deux choses si différentes; la gloire et le bruit. Ce revirement était injuste. On peut s'en convaincre aujourd'hui. Coulé en bronze, le groupe hémisphérique a pris une fierté et une grâce qui en font peut-être l'œuvre la plus remarquable de cet artiste si bien doué. La mort l'empêcha seule peut-être de dépasser ce moment salutaire que si peu atteignent, où tombent les fiévreuses ambitions et où, libre des autres et de lui-même, l'artiste produit d'un cœur agrandi, d'un esprit plus sûr et plus fier, les œuvres que le temps consacre et que tous les yeux peuvent regarder.

CH. TIMBAL.

Lettre de M. de Belcastel.

(Suite)

Après avoir indiqué comment l'Assemblée nationale pouvait et devait, même après le vote du Septennat, le 20 novembre, au moins proclamer la monarchie en principe (c'est la thèse que nous avons soutenue), « l'honneur du principe, dit-il, ne souffrait point de ce délai; tout retombait sur la légalité. » M. de Belcastel conclut ainsi: « Les monarchistes de l'Assemblée n'ont point osé accomplir cet acte de salut: la plupart, sous l'influence du découragement; d'autres, par un scrupule de respect, craignant de faire attendre le petit-fils de Louis XIV; quelques-uns, faut-il le dire? par une sorte de sentiment amer qui s'exhalait par un mot célèbre et dur: Il est trop tard. Alors l'Assemblée, poussée par l'horreur du vide et la peur de l'Empire, a fini le 25 février, son anxiieuse carrière dans le champ politique par le vote de la Constitution que l'on connaît.

La mise de cet expédient, comparé à la vraie Constitution française, quoi de plus triste à considérer? quoi de plus facile, mais quoi de plus vain que de la monter? Il n'est point de cœur exempt de passion; et vraiment ami de son pays qui n'en ressentit la humiliation et la douleur. Celui qui écrit ces lignes a moins qu'un autre peut-être besoin de le dire. Le jour où la Consti-

— Certes!
— Parlez! parlez!
— Le nom du peintre!
Mille cris se pressèrent sur les lèvres des spectateurs. Tandis que Lello le tenait haletants de curiosité et d'impatience, Miguel saisit le péintent gris par sa robe flottante.
— Venez, lui dit-il, venez!
— Non, répondit Alonso, je reste.
— Mon instinct me dit que vous allez courir un danger.
— J'en ai bravé tant d'autres, répondit le compagnon de Miguel.
— Je vous en supplie!... Lello vous soupçonne...
— Je veux voir... je veux en entendre... répéta le peintre.
Lello Lelli reprit en s'adressant à la foule:
— Vous trouvez cette Madone bien belle, n'est-ce pas? Oui, en vérité, elle est belle et parfaite! L'expression du visage, la grâce des contours, tout est peint et rendu d'une façon merveilleuse... Vous n'y voyez, vous, qu'une Vierge digne de tous les hommages; moi, j'y trouve une ressemblance étrange et fatale... Loin de m'inspirer de la vénération, elle me cause une secrète épouvante... Au lieu de reproduire à mes yeux les traits de la Mère du Sauveur, elle me rappelle ceux d'une victime... (A suivre)

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 18 OCTOBRE 1875.

LE PARDON DU MOINE

PAR RAOUL DE NAVARRI.

XV. LA FÊTE DU CORPUS CHRISTI.

(Suite).

Comme ses élèves, il se portait avec ostentation une magnifique robe de costume dont la splendeur et les riches teintes tranchaient sur les sombres pourpoints noirs des Espagnols. Un visage sombre traversait son front de temps à autre, soit quand il remarquait une toile de maître capable de lutter avec ses plus belles, et même de les dépasser, soit quand le souvenir de don Juan traversait sa pensée.

A ses côtés se tenait Lello Lelli, le poing sur la hanche, prêt à la bravade, et qui semblait moins chercher dans cette fête une pompe pieuse, qu'une occasion d'en troubler la majesté par quelque scandale.

Il n'avait rien perdu de la verve satyrique que nous lui avons vu déployer dans l'atelier d'Alonso Cano; mais cette disposition à l'ironie était devenue plus amère encore. Il n'eût pas

plus seulement l'orgueil de ceux dont il parlait, il les blessait jusqu'au cœur. La seule satisfaction qu'il connût encore était de susciter une querelle ou de consommer une vengeance. Une heure sonne dans certaines existences, où, si le salut est encore possible, car nul n'a le droit de désespérer tant que la croix dominera le monde, tant que le saint sacrifice sera célébré sur l'autel, il est du moins difficile à accomplir. Le mal ayant engendré le mal, le bien n'a plus la puissance nécessaire pour germer. Les pensées se sont vicieuses avant de naître, l'idée d'une noble action ne peut traverser l'âme. Quiconque ne pratique plus la vertu, finit même par oublier qu'elle existe.

Depuis son retour à Naples, près de Ribeira, Lello Lelli s'était montré bretteur sans merci. On le trouvait, chaque soir, dans les tripots et dans les mauvais lieux. Quand une rude besogne nocturne n'exigeait pas qu'il gardât la lucidité de son coup d'œil et la fermeté de son poignet, il buvait jusqu'à l'ivresse, et les jours où il fallait l'emporter ivre mort de la taverne n'étaient pas rares. Il baissait ses prix pour la bataille et pour le meurtre, comme si on l'eût presque obligé, en lui demandant un service sanglant. Son regard était devenu plus fuyant et plus farouche; sa bouche plus amère. Et quand,

au début de l'ivresse, il ne se surveillait pas, des paroles étranges s'échappaient de ses lèvres. Mais il parlait devant des hommes dont le moins mauvais eût risqué la tête à ce que l'on fit son examen de conscience, et quand Lello s'éveillait, un voisin se contentait de lui recommander d'avoir soin de ne s'enivrer qu'avec des camarades.

Poussant, heurtant, jouant des coudes, Lello Lelli était parvenu à se mettre au premier rang de ceux qui examinaient les tableaux sur les marches de la cathédrale. Arrivé devant une toile de grandeur moyenne, représentant la Vierge et l'Enfant Jésus, il laissa échapper une exclamation de surprise.

— C'est elle! fit Lello d'une voix troublée, c'est elle!
Le regard éperdu, frappé d'une terreur subite, il restait les yeux fixés sur la tête de la Madone, retrouvant dans ses traits le vivant souvenir d'une femme qu'il avait vue, la tête renversée sur les oreillers, la poitrine criblée de blessures.

A côté du tableau se tenait un homme enveloppé de la robe des pénitents gris. Son regard ne quittait pas Lello, ses yeux étincelaient à travers les trous de son capuce, et l'on pouvait s'apercevoir du tremblement de son corps.
De tous côtés, des louanges s'enten-

daient sur la beauté de cette toile, la simplicité de la composition, la dignité de l'attitude de la Vierge, et la beauté réellement divine de l'Enfant-Dieu.

— Son nom! son nom! criaient les plus passionnés de ses admirateurs.
Des offres magnifiques s'ajoutaient aux éloges.
On criait que l'Espagne possédait un maître de plus. On suppliait l'auteur de cette œuvre de se faire connaître. Un moine lui offrait la décoration du réfectoire de son couvent, un grand seigneur celle d'une galerie. C'était une fièvre, un enthousiasme, une folie.

Le pénitent gris continuait à garder le silence, mais il était facile de voir que des tressaillements agitaient son corps, et qu'à chaque louange il levait plus haut la tête.

Lello n'avait pas été sans remarquer la contenance de cet homme.
La haine, comme la sympathie, se devine à distance. Sans savoir pourquoi, Lello Lelli sentait que sous la robe et la cagoule du pénitent se cachait un adversaire.

De plus, à mesure qu'il examinait attentivement l'homme, moins habillé que masqué par son costume, de singuliers soupçons traversaient son esprit.
Son regard allait alternativement de la toile magnifique à l'énigmatique per-